

**PAGES
MANQUANTES**

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et jure bien.

ABONNEMENT :

UN AN - - - - \$2.00
SIX MOIS - - - - 1.00
..Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - Quinze francs
Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

• AIMER •

*Aimer, c'est une joie et parfois un souci
Qui creuse au front serein une profonde ride,
D'un fertile sillon qui fait un champ aride,
Pourquoi la vie est-elle ainsi ?*

*Aimer, c'est un beau ciel, mais souvent obscurci,
L'azur de son manteau se voile de nuages,
Un soleil trop ardent fait naître les orages,
Pourquoi la vie est-elle ainsi ?*

*Aimer, c'est être Dieu, mais sachons bien ceci :
Le Colosse géant a les pieds dans la fange,
Un démon est caché sous les ailes de l'Ange,
Pourquoi la vie est-elle ainsi ?*

*Aimer, c'est être heureux, mais c'est souffrir aussi,
Dans le creuset du mal l'affection s'épure,
Quand le cœur est meurtri sa flamme en est plus pure,
Pourquoi la vie est-elle ainsi ?*

*Et cependant aimons, mettons-nous à merci
De ces êtres charmants, sources d'apothéoses,
Qui déchirent nos cœurs avec leurs ongles roses
Puisque notre vie est ainsi ?*

ARISTIDE ESTIENNE.

Remerciements.

J'offre à toutes les personnes qui m'ont envoyé leurs félicitations, à l'occasion des Palmes Académiques et du titre d'Officier d'Académie qui viennent de m'être accordés, l'expression de mes vifs remerciements. Tant d'autres amis inconnus—ces consolateurs des rudes travaux de la vie journalistique—à qui je n'ai pu faire

parvenir les témoignages de ma gratitude voudront bien ici en accepter l'hommage.

A mes gracieuses collègues, Madeleine, Colombine, Colette, Hélène Dumont, Harpe, j'adresse un message d'affectueuse reconnaissance pour leurs cordiales et flatteuses congratulations, lesquelles, me venant de leur part, m'ont été particulièrement sensibles.

Cet honneur que la France m'envoie par l'entremise du consul distingué qui la représente parmi nous, m'est doublement cher, à titre de Canadienne d'abord, et ensuite, parce que j'y vois un encouragement signalé pour toutes les femmes qui m'ont suivi dans la carrière du journalisme.

FRANÇOISE.

Vendredi chair...

Il me paraît évident que la Providence a des vues toutes spéciales sur moi.

Car savez-vous bien que je viens d'échapper à un terrible châtement, le plus terrible des châtements après celui d'être condamné à lire les chroniques... non, je ne dirai pas de qui.

J'ai failli succomber au danger de m'en aller tout droit chez le diable, afin d'y passer une éternité de coups de fourches et de grincements de dents, pour contravention voulue, préméditée, au vers. I du commandement VII du code de l'Eglise :

“Vendredi chair ne mangeras.”

Heureusement que Pie X, qui n'a eu jusqu'ici que les plus délicates attentions à l'égard du Canada, est venu nous gratifier d'une petite proclamation qui nous a tirés de bien des tentations et des chutes.

Quant à moi je me sens débarrassé d'un affreux cauchemar.

Car c'est vrai que “cela aurait tapé,” comme disent nos gens, pour que je me risque à me priver de perdreaux aux choux par cet ennuyeux vendredi du Jour de l'An.

C'est même ce que j'avais, avec beaucoup de décision, annoncé tout de suite à ma femme lorsqu'elle vint,

passablement déconforte elle-même, me faire part de sa découverte : Le Jour de l'An qui tombait un vendredi.

Vous comprenez le sursaut subit et mal réprimé qui vint secouer toute ma personne en face de cette constatation.

C'était stupide aussi, n'est-ce pas ?

Aussi j'avais déjà pris la détermination de ne jamais faire imprimer, ni seulement reliaison, de livres chez ces libraires assez peu futés pour nous bâtir des Almanachs du Peuple avec de la morue et de la sardine pour le Jour de l'An.

A quoi servent donc les années bissextiles, si ce n'est à corriger les anomalies du calendrier en nous fournissant l'occasion de réajuster les jours et même d'enjamber pardessus au besoin ? Josué, qui n'avait eu que six mois de petite école, ne s'était pas laissé embêter, lui, dans une circonstance à peu près analogue.

Donc je me sentais pris entre le Vendredi chair..... et un couple de perdreaux que j'avais jusque-là tenu en réserve et qui m'offrait la tentation du fruit défendu.

C'en était même en réalité du fruit défendu ; défendu d'après je ne sais plus quel règlement, que, j'ai constaté depuis, avoir enfreint de complicité avec le grand Jos du Brulé : lui pour m'avoir vendu ce fruit, et moi pour l'avoir acheté.

Oui, c'est très heureux cette proclamation de Pie X, car vraiment en y songeant de nouveau aujourd'hui, je sais que je les aurais pourtant mangés quand même ces perdreaux de damnation.

Ah ! cela aurait été une grosse entorse ; je le confesse. Il m'aurait certainement fallu soudoyer la cuisinière et peut-être chauffer le poêle moi-même par-dessus le marché, car pour ma femme.....

L'on a bien raison de dire que la femme est l'ange protecteur du foyer, l'ange protecteur de la morale, de la justice, de la religion.

Je sais combien il m'aurait fallu, à ce sujet, argumenter, parlementer avec la mienne.

Je vois encore aujourd'hui défiler les grands principes menaçants auxquels elle fit tout de suite appel quand je lui annonçai ma détermination de

ne pas passer ce jour de réjouissance à renifler du hareng : le mauvais exemple donné aux enfants, ce premier de l'an inauguré par le renversement des lois de l'Eglise, le doigt de Dieu, pointé vers moi comme une flèche de paratonnerre et tout prêt à me châtier dans ma famille, mes biens, mes espérances.....

Puis, c'est qu'il n'y avait pas, ajoutait-elle, que de la morue et de la sardine à manger..... Allons, comme elle saurait bien nous arranger ça, un petit dîner pompette qui ne sentirait pas le renfermé—je verrais bien—avec des œufs de caviar, des écrivisses trempées de Kirsh, du fromage de Limbourg superfin, des olives, des champignons, du St-Emilion..... et des huîtres en petits pâtés d'or.

Je vous assure qu'une femme qui s'appuie sur les commandements de l'Eglise peut relancer la femme forte de l'Evangile.

A chaque fois que la question éclatait, je sentais ma détermination momentanément ébranlée sous le contre-coup de cette argumentation.

Toutefois, sitôt la discussion finie, à mesure que le souvenir des champignons et des huîtres s'éloignait, c'était la pensée seule de la morue que le vieux Belzébuth, je suppose, rappelait aussitôt à mon esprit.

Et je reprenais mes combinaisons pour réussir à consommer mes perdreaux, au Jour de l'An, comme, par exemple, les envoyer rôtir secrètement chez ma voisine, inviter quelque bon protestant à dîner avec moi, ou encore me transporter de l'autre côté du Richelieu, en diocèse exempt des foudres du 7^{me} commandement.

C'est à peu près au moment où je débattais cette importante affaire, si grosse de conséquence pour l'avenir de mon âme, que ce bon Pie X est venu, dans sa sagesse, sauver la situation.

Cela me fut un soulagement véritable, car, je confesse humblement ma coulpe, cela aurait été plus fort que moi et je sens que je les aurais pourtant mangés, ces perdreaux de malheur, eussé-je été obligé pour ça d'imaginer des plans à aplatir les pyramides.

—Y avait-il du bon sens aussi, voyons, que tous les chrétiens de

l'univers s'exposassent à passer le Jour de l'An avec une arête de mortue plantée dans le gorgoton ?

DR CHOQUETTE

Une célébrité contemporaine

Une lettre de Mlle Thérèse Vianzone m'apprend que cette femme distinguée a l'intention de visiter Montréal vers la fin de février ou au commencement de mars.

La personnalité de Mlle Vianzone est déjà fort connue en Canada par la publication des lettres que lui avait adressées le Révd. Père Didon, mais il nous reste encore à admirer de plus près la séduisante conférencière, qui fait en ce moment une tournée triomphale à travers les Etats-Unis en donnant devant des auditoires d'élite, une belle série de causeries sur l'histoire de la littérature française.

Cette contemporaine remarquable, que M. Torner, ambassadeur américain en Russie a dénommée "la personnalité la plus brillante des temps modernes", est professeur de littérature à St-Petersbourg, où elle tient un salon fréquenté par les savants, les diplomates et les hommes d'Etat. N'est-elle pas d'ailleurs appelée à la capitale russe : Notre-Dame des Français ? Puis, en France, son pays natal, où elle revient, chaque année, se reposer des pénibles labeurs de son professorat, l'amitié et l'estime des hommes tels que Méline, Brunetière, Albert Sorel et autres, témoignent hautement en faveur de l'intellectualité de Mlle Vianzone. Un des événements littéraires de ces derniers mois, est le volume qu'elle publia, intitulé "En Terre Sainte" un récit attachant du pèlerinage qu'elle venait d'accomplir à Jérusalem, et dont elle a relaté les impressions avec autant de cœur que de talent.

Je donnerai dans le prochain numéro la liste des conférences que Mlle Vianzone fera au Canada. Le Journal de Françoise aura l'honneur de lui consacrer sa réception annuelle, en même temps qu'il sera heureux d'offrir à ses abonnés l'avantage d'être les premiers, et à lui souhaiter la bienvenue parmi nous, et à entendre cette hôte de choix.

FRANÇOISE.

Le Succes du Dr. Lenoir

(NOUVELLE)

ELLES tombaient dans son cœur, une à une, ces notes argentines, comme la goutte d'eau tombe en une onde profonde, venant troubler sa morne solitude de ses cercles toujours grandissants, se renouvelant de seconde en seconde, jusqu'à ce qu'ils envahissent un espace immense pour se perdre enfin dans l'immensité. Oui, chaque note de cette musique harmonieuse, partant d'une fenêtre lointaine, faisait tressaillir tout son être d'une douloureuse angoisse. Oh ! c'est qu'elle le jouait cet air le jour funeste où tout avait sombré pour elle ; et lentement sur ses joues pâlies glissaient des larmes brûlantes, ses deux mains blanches s'étaient croisées convulsivement, son sein se soulevait avec effort, ses grands yeux de gazelle se plongeaient dans le vide avec cette expression de désespoir de l'être à qui l'on enlève ses plus chères affections. Comme elle souffrait, cette jeune femme, à cet instant !

Que de fois un rien, un bouquet, une fleur, un ruban, une suave odeur, a ramené à une heure fatale un être malheureux ; la vue d'une rose effeuillée a fait passer devant les yeux une vie toute entière et Alice Préval, à chaque vibration de cette mélodie qui frappait son oreille, sentait se raviver cette blessure du cœur que le temps n'avait pu cicatriser.

C'était un soir, comme celui-là, pas un nuage au ciel, la nature était calme et belle, et elle, l'heureuse jeune fille attendait, avec une douce émotion, en faisant vibrer sur son piano une sonate de Beethoven, l'arrivée de son fiancé, lorsque un bruit de pas l'avait tirée de sa rêverie. On venait, était-ce lui ? Joyeuse, elle avait quitté l'instrument pour s'élancer à sa rencontre ; mais soudain un froid glacial l'avait clouée à sa place. Une robe noire s'avancait. Cette robe noire, à cette heure du soir, que signifiait-elle ? Un prêtre ne vient pas si tard sans raisons. Un vague pressentiment l'en-

vahit, elle tremble, un nom comme un gémissement s'échappe de ses lèvres : — Maurice.

Le serviteur de Dieu s'avance.

— Soyez courageuse, mademoiselle, le Maître Suprême nous réserve parfois ici-bas de pénibles épreuves.

Il continue ; mais elle n'entend plus elle sent ses tempes brûler, de toute part un nuage opaque l'entoure au milieu duquel tournent et retournent, gravés en lettres de feu, ces deux mots : Naufrage, mort

Elle voit le vaisseau disparaître, elle entend une voix qui l'appelle, puis plus rien, la nuit profonde.

Oui, la nuit, la nuit profonde d'où, depuis lors, jamais la pauvre enfant n'était revenue, malgré que trois longues années se fussent écoulées depuis cette heure fatale où elle avait perdu l'objet de toutes ses tendresses Elle avait vécu, mais sa vie était demeurée ensevelie dans le linceuil de son fiancé. Chaque jour s'était levé pour elle sans aurore ; chaque nuit avait redoublé les douleurs de son existence, car elle revoyait en songe cette scène cruelle où disparaissait sous les flots en fureur celui qui avait emporté dans sa tombe, son âme toute entière.

.....

Trois ans auparavant, assis sur le pont d'un navire, au milieu du large océan, deux jeunes gens, de même taille, de même allure, de même chevelure, causaient amicalement. Ils étaient beau tous deux ; cependant chez l'un il y avait plus de régularité dans les traits, plus de profondeur dans le regard, plus de douceur dans le sourire ; on sentait en regardant cette physionomie qu'une grande sensibilité, qu'une tendresse pour ainsi dire presque féminine devait être le fond de son caractère, ses attaches fines l'attestaient. Sa taille était souple, flexible, élancée, le son de sa voix possédait ce charme séduisant qui va droit au cœur de la femme impressionnable qui cherche à retrou-

ver chez celui qu'elle aimera l'écho de ses sentiments et de ses pensées. Aussi Maurice Duvernoy avait été aimé comme on n'aime qu'une fois.

Bien des hommes se font aimer ; peu se font aimer. Je veux dire que bien rarement ici-bas se rencontrent à temps deux âmes sœurs où se retrouve cette alliance spontanée du cœur, cet écho mutuel de tous les instincts, cette sympathie irrésistible d'où naît le véritable amour. Maurice a ait eu cette grande joie ; Alice Préval l'avait compris, ou plutôt au premier instant tous deux s'étaient compris ; tous deux avaient marché à côté l'un de l'autre où les roses ne sont pas fanées, où le parquet est encore jonché de fleurs, où le ciel ne s'est point voilé, où les feux de l'astre du jour sont demeurés brillants de lumière. Entre la fraîcheur des arbres et des eaux, la main dans la main, ils avaient parcouru ce sentier tout fleuri, entrevoyant, avec cette harmonie des idées qui les unissait, la vie comme une longue suite d'enivresments divins, où ils chanteraient sans cesse, un duo aux accords de bonheur.

Mais ce bonheur devait être interrompu. Maurice était artiste peintre, et pour le succès de sa carrière il fallait voguer vers le pays des sciences et des arts.

La famille d'Alice s'opposait au mariage des fiancés, avant que le jeune homme n'eut acquis une certaine renommée.

Il partit donc seul pour la France, après avoir juré fidélité éternelle à celle qui pour lui remplissait l'univers.

Le jeune canadien se fit promptement remarquer ; à la fin de sa deuxième année d'étude il était couronné à l'Académie des Arts. Il écrivit l'heureuse nouvelle à sa fiancée, lui annonçant qu'il revenait vers elle pour n'être plus jamais séparés.

En France il s'était fait de nombreux et sincères amis, et il ramenait,

avec lui au Canada, le meilleur et le plus intime, Charles de Mirecourt, dans la famille duquel il avait été reçu comme l'enfant de la maison.

Charles était un auteur plein de verve et de finesse, ayant lui aussi pour tout ce qui est grand, noble et beau, l'enthousiasme d'un artiste. Il s'était tout à coup décidé à traverser les océans pour venir admirer le pays, aux immenses forêts, aux plaines fertiles, aux fleuves géants, aux torrents tumultueux, chanté par Chateaubriand. Ce voyage à deux avait donc été entrepris sous les plus rians auspices.

Au moment où nous faisons connaissance avec les deux jeunes gens sur le pont du navire. Charles faisait cette remarque à Maurice :

—Ne trouvez-vous pas qu'il fait froid ici, mon ami.

—Mais non. Vous autres, gens du midi, vous êtes tellement habitués au doux climat de votre Provence que vous frissonnez au moindre vent. Tenez, mettez mon pardessus, je l'ai monté ici sans nécessité, mais s'il vous est de quelque utilité, je m'en félicite.

De Mirecourt endossa le paletot de son ami.

—A la bonne heure, fit celui-ci, nous pourrions demeurer plus longtemps au dehors malgré la brume ; l'intérieur du navire m'est devenu insupportable depuis quelques jours, il me semble que nous n'arriverons jamais lorsque je suis enfermé dans ces vilaines cabines où l'air est suffoquant.

—Je conçois votre impatience, Maurice, on n'est pas amoureux en vain et la terre promise se dérobe trop longtemps à vos regards.

—Je brûle du désir d'y poser de nouveau les pieds.

Et d'une voix harmonieuse Duvernoy entonna ce couplet :

O Canada, pays de ma naissance,
Que ton séjour a de charmes pour moi !
Dans mon esprit, quoiqu'ailleurs on en pense,
Pour le bonheur nul n'est égal à toi.

Avant tout ma patrie,
Est ma thèse chérie ;

Oui, le pays qui vit mon premier jour,
Eut aussi droit à mon premier amour. *

—Charmant, Maurice, vous mettez toute votre âme en chantant ces vers,

voire fiancée, là-bas, serait heureuse de vous les entendre dire ainsi.

Le regard du jeune artiste s'illumina d'un éclair de joie.

—Bientôt, dit-il, elle les chantera avec moi.

—Combien de jours nous séparent-ils encore du continent américain ?

—Deux ou trois.

—Un siècle encore, n'est-ce pas ?

Et Charles sourit.

—Alors les côtes ne sont pas éloignées ?

—Non, nous devrions même voir Terre-Neuve, mais la brume augmente tellement que bientôt nous ne verrons plus à dix pas de nous.

Les deux amis gardèrent quelques instants le silence. Soudain la mer devint houleuse, le vent sauta brusquement de l'Est à l'Ouest, les vagues se succédèrent avec une rapidité surprenante. Le capitaine, inquiet, fit fermer les ouvertures, commandant à ses hommes de se tenir prêts à tout. De minute en minute, la brume devint plus opaque. Tout à coup le hurlement de la sirène déchire l'air ; les passagers frémissent, Charles et Maurice se rapprochent. Le vent redouble de violence, la course du navire semble devenir vertigineuse. Horreur ! Quel est ce mugissement qui répond à celui de la sirène ? C'est l'appel désespéré d'un autre navire. Le capitaine s'élança à la barre. Trop tard. Un choc terrible s'est produit ; à travers le brouillard toujours plus intense une masse énorme s'est précipitée sur le vaisseau qui fait eau de toute part.

—Aux chaloupes, s'écrie le commandant.

Un pêle-mêle indescriptible règne à bord, chacun se précipite, affolé, vers les embarcations. Charles et Maurice ont transporté deux femmes et trois enfants dans une chaloupe où sont déjà entassés plusieurs passagers et quelques matelots. On coupe les amarres ; les marins font force de rames. Pendant quelques minutes l'embarcation se soutient sur les flots, mais une vague plus forte la frappe de côté et la renverse sur le flanc. Tous sont précipités à la mer. Maurice entend la voix de son ami qui l'appelle ; malgré la brume qui l'enveloppe il cherche à nager vers lui, mais une épave du navire qu'il ne peut aperce-

voir le frappe à la tête, il perd tout sentiment.

Sur les côtes de Terre-Neuve, quelques jours plus tard, une foule inquiète regardait, consternée, la vague écumeuse amenant sur la plage, d'instant en instant, une nouvelle victime d'un naufrage. Il y en avait de tout sexe et de tout âge ; quelquefois, deux par deux, ils arrivaient à terre, l'étreinte de la dernière heure les unissant encore dans la mort. Beaucoup étaient méconnaissables ; peu purent être identifiés, si ce n'est ceux dont les habits renfermaient quelques renseignements. Parmi ces derniers se trouvait Maurice Duvernoy. On retrouva dans les poches de son pardessus plusieurs lettres et une petite miniature représentant une figure admirable de jeune fille, au bas de laquelle étaient gravés ces mots : Alice, ma fiancée.

On écrivit à la famille ; le père éploré vint chercher les restes de son fils, afin qu'il put dormir sous le sol natal où bientôt lui aussi reposerait à ses côtés.

Et qu'était devenu le véritable Maurice ? Flottant sur une poutre immense, il avait été recueilli à bord d'un navire américain, faisant voile vers New-York. Mais lorsqu'il revint à lui, le pauvre jeune homme ne put donner aucun renseignement, car il avait entièrement perdu la mémoire et l'usage de la parole. On le fit transporter dans une maison de santé où, heureusement pour lui, se trouvait un véritable médecin. Non pas, un de ces médecins à grand étalage qui, après avoir très peu étudié, vont passer cinq ou six mois en Europe et nous reviennent enflés de prétentions. Ayant connu les boulevards, s'étant joliment amusés à Paris, ils nous arrivent infatigables au Canada, épatant, par une infinité de mots techniques dont ils enrichissent leurs discours, les naïfs qui écoutent. Non, le médecin de Maurice était un véritable médecin, ayant une âme, un cœur, une conscience de médecin. Le docteur Lenoir soignait ses patients, non pour prolonger leur maladie, mais pour les guérir le plus tôt possible. Chercheur infatigable, concevant par instinct ce que la science n'avait pas encore révélé, il avait opéré des cures

* Michel Bibaud.

merveilleuses. Tout en restant dans son pays il était devenu une lumière, car il avait ce génie de l'homme supérieur qui sait non seulement ce qu'il a appris dans ses livres, mais devine aussi ce qu'il n'a jamais lu ; un coup d'œil lui suffit pour saisir et savoir. Il correspondait avec les sommités médicales telles que Pasteur, Chevreuil, Charcot, etc., échangeant ses opinions avec eux, leur transmettant ses découvertes et leur faisant souvent adopter ses théories.

ADÈLE BIBAUD.

(à suivre)

Les Femmes et l'Édilité

Le nombre des femmes qui ont droit de vote aux élections municipales n'est pas une quantité négligeable, comme on peut s'en convaincre par les chiffres éloquentes qui suivent :

Quartiers,	Prop.	Loc.
Est.....	37	34
Centre.....	40	26
Ouest.....	41	7
Sainte-Anne.....	281	402
Saint-Antoine-Ouest.....	180	267
Saint-Antoine-Est.....	303	402
Saint-Antoine-Sud.....	181	460
Saint-Laurent.....	213	409
Saint-Louis.....	276	684
Saint-Jacques-Nord.....	250	488
Saint-Jacques-Sud.....	132	293
Ste-Marie-Ouest.....	256	415
Sainte-Marie-Est.....	35	143
Hochelaga.....	74	139
Saint-Jean-Baptiste.....	177	318
Saint-Denis.....	107	103
Saint-Gabriel.....	150	214
Total.....	2733	4804
		2733
Grand total.....		7537

Il y a de plus à ajouter à cette liste le nombre des femmes séparées de corps et de biens, qui viennent d'obtenir le droit de vote et qui ne sont pas comprises dans ce relevé.

La Bibliothèque de Waterloo

L'âme nationale et patriotique des abonnés du JOURNAL DE FRANÇOISE s'est émue et de tous côtés nous arrivent, et en grand nombre, des livres pour la section française de la bibliothèque de Waterloo. Comme tous les jours des dons s'ajoutent aux dons déjà reçus, et que la liste des donateurs n'est pas encore close, nous remettons au prochain numéro, le plaisir de publier les noms de ces généreux patrons.

En attendant, merci à tous.

LA DIRECTRICE.

Une œuvre originale

M. J. Charlebois, le caricaturiste bien connu, vient de donner au public, pour ses étrennes, un album de dessins intitulé : "Nos p'tites filles." Du talent de Basibi, nul n'en ignore, et de l'avis de tous les connaisseurs, notre caricaturiste montréalais peut aisément soutenir la comparaison avec les Cappiello et les Caran d'Ache d'outre-mer. Voilà autant de pris en faveur du talent d'un des nôtres. Nous ne discuterons donc pas la correction des lignes, la perfectibilité des courbes de "Nos p'tites filles"; au point de vue art, c'est très réussi. Nous aimerions mieux contester la véracité des types, cela serait plus satisfaisant pour l'honneur de la morale de nos gamines. Hélas ! de tous côtés on nous affirme que le tout est absolument croqué sur le vif, et que ces vilaines p'tites filles que M. Charlebois a reproduites sur le papier sont absolument les mêmes qui font les trottoirs de certaines rues. Où sont donc les mères de nos p'tites filles ?

Vraiment, c'est navrant.

Mais, au moins, ces caricatures ne s'appliquent qu'à une certaine catégorie de gamines, la moins nombreuse, espérons-le, et n'allons pas laisser croire, comme nous lisions dans un journal du soir, lequel, s'exprimant mal, laissait entendre que toutes nos fillettes ressemblent à ces cyniques effrontées.

"Nos p'tites filles" ont une préface par M. Gonzalve Desaulniers. L'album est en vente partout au prix de 15 et 20 cts.

Calendriers

Les calendriers ont fait leur apparition, au temps des fêtes, frais et pimpants comme des bouquets de fleurs. LE JOURNAL DE FRANÇOISE accuse réception, avec remerciements, des calendriers que lui ont envoyé la Compagnie de Crédit, Hart et Adair, la Metropolitan Life Insurance Company, M. Migneron, pharmacien, l'Assurance Mont Royal, l'Assurance la Sauvegarde qui offre, en guise d'illustrations, les portraits de son personnel, —superbes les portraits !—et la Western Life Assurance Co. Puissent-ils tous ne marquer que des jours heureux !

Un événement artistique

LE comité des Women's Art Association a décidé de donner une soirée le vendredi, 15 janvier, dont les bénéfices seront consacrés à l'alimentation et au développement de cette association aussi utile qu'intéressante.

Le programme des plus alléchants : "Hiawatha," illustré, ne manquera pas de plaire aux amateurs de belle littérature et d'agréable musique. Des tableaux vivants viendront aussi créer des intermèdes gracieux ; parmi ces tableaux, citons des scènes canadiennes-françaises représentant les anciens seigneurs canadiens et leurs censitaires, sous la direction de Mme de Bellefeuille McDonald. Scène indienne, sous la direction de Mme Albert Holt et Mlle Parker. Camp de Doukabors, organisé par Mmes Penhallow et Caldwell.

Cette soirée, tout à fait fashionable, est patronnée par Leurs Excellences lord et lady Minto, Sir Alexandre et lady Lacoste, Sir Melbourne et lady Tait, Sir William et lady Vanhorne, le principal de l'Université McGill et Mme Peterson, l'hon. Rosaire et Mme Thibaudeau, M. et Mme Clouston, et M. et Mme James Ross.

Une exposition de tous les ouvrages domestiques s'ouvrira le 25 janvier au bureau principal de la Women's Art Association, au square Phillipps, et l'on offre des prix nombreux pour les meilleures couvertures tissées au métier, les catalogues, les pièces de flanelle ou d'étoffe, etc, etc. Déjà les expositions tenues à Gananoque, Ottawa et Toronto ont réalisé, aux personnes qui ont exposé le produit de leurs industries ménagères, des montants d'argent considérables. Au mois de novembre dernier, il a été vendu pour plus de \$400.00 de ces articles à Londres, Angleterre. Il a été vendu, depuis juin jusqu'à octobre dernier, pour \$1,300 de toiles, de lainages, objets de fantaisie, confectionnés à la maison.

Nous engageons vivement nos lectrices à aller visiter cette exposition, à la fin de janvier, 4 square Philipps, qui ne manquera pas d'être aussi curieuse qu'intéressante.

Les années se poussent successivement comme les flots.—BOSSERT.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XIV

(Suite).

Ulrique porta la main à son front. Domaines, fortune, résidence, quelle liaison pouvait-il y avoir entre cela et elle ? Elle écouta du même air absent les autres explications de M. Dunnet concernant l'administration des domaines, qu'elle devait ou assumer, ou confier à un tiers, lui-même si elle voulait bien, dûment autorisé.

—Je ne veux pas m'occuper de cela, —répondit obstinément Ulrique, — je veux rester où je suis.

Le malheureux M. Dunnet ne savait plus que faire.

—Donnez-moi au moins des ordres, implora-t-il.

Toutes ces instances n'obtinrent que la même réponse faite d'un ton de plus en plus impatient et montant presque jusqu'à la colère.

—Je désire qu'on me laisse tranquille.... qu'on me laisse seule.... Allez-vous-en !.... vous voyez bien que tout cela me lasse.... m'exaspère.... Je n'en puis plus !

Ahuri, M. Dunnet reprit son portefeuille, jeta un dernier regard autour de la chambre, comme s'il eût voulu prendre les pauvres meubles à témoin de cette chose inconcevable, et, d'un pas incertain, gagna la porte. Une fois dehors, il ne savait réellement plus s'il marchait sur la tête ou sur les pieds. Il s'était attendu à trouver en la nouvelle héritière une créature peut-être vulgaire ou sottise ; enfin, il s'attendait à tout en venant, mais pas du tout à ce déconcertant et négatif accueil.

Ulrique ne dormit pas, il ne lui vint pas même à l'esprit qu'elle pût se coucher. Tantôt arpentant le plancher, tantôt assise sur un banc, les mains croisées se crispant autour de ses genoux, elle ne savait que répéter sans trêve un nom cher et un mot terrible.

—Mort.... Gilbert !.... Gilbert est bien mort !....

Tout s'évanouissait, il n'y avait plus pour elle ni passé, ni présent, ni avenir devant cette idée ; tant qu'elle avait eu droit de douter, au fond pouvait-elle croire ?... Maintenant c'était l'horrible certitude, Ulrique se sentait mourir. Ah ! comme elle comprenait à présent à quel point elle l'avait aimé.... elle l'aimait toujours dans la mort comme dans la vie ! Comme elle lui pardonnait de ne pas avoir été franc avec elle, d'avoir surpris son cœur devant cet affreux trépas ! Quant à l'héritage dont avait parlé M. Dunnet, elle n'y arrêta même pas un instant sa douloureuse pensée. Ulrique ne mourut pas, cependant, et, machinalement, par la force de l'habitude, la vie matérielle la reprit, inconsciemment.

Au bout d'une semaine arriva une lettre de M. Dunnet : elle était datée de Londres et contenait une respectueuse demande à l'effet de savoir si elle l'autorisait à continuer le dessèchement des marais de mer sur le domaine de Morton, travaux commencés sous le père de Sir Gilbert et qui ajoutaient tous les ans une valeur considérable à la propriété. Il y avait quatre pages d'explications touchant les digues, les canaux, les fossés d'irrigation, qui étaient absolument du chinois pour Ulrique. Elle jeta cette lettre de côté et n'y répondit même pas. Cette lettre, cependant, ne fut pas sans effet ; elle ramena un peu la pensée de la jeune fille vers la situation que lui faisait la mort de son cousin.

Peu de jours après elle reçut une seconde lettre, contenant divers papiers, des bordereaux de rentes à toucher, etc., qu'elle était priée de signer. Elle s'exécuta, non sans quelque ennui, mais le premier pas était fait.

Quelques semaines s'écoulèrent encore, lorsque, au commencement de mars, une troisième lettre de même provenance arriva à la Maison de la Vierge. Ulrique déchira l'enveloppe avec humeur : cet homme ne la laisserait donc pas en paix, avec ses paperasses ! Mais le contenu lui causa une surprise, presque une émotion. M. Dunnet lui demandait de consentir à ce que Lady Nevyll pût, ainsi qu'elle le désirait, toucher trimestriellement sa pension. Ulrique posa la lettre et demeura un long moment le front dans ses mains. Elle l'avait oubliée, cette veuve de Gilbert, cette femme, ce monstre qui avait pu repousser un amour qui, pour elle eût été au-dessus de toutes les félicités célestes.... sa rivale ! Alors, tout à coup, une jalousie farouche, quoique rétrospective, ou peut-être parce qu'elle était rétrospective, s'empara de son âme, et, avec la jalousie, une curiosité intense, conséquence de cette passion nouvelle, aiguillonna son esprit. Qu'était-elle, comment était-elle, cette créature qui lui avait volé son bonheur ?... Avait-elle été réellement si belle ?... L'était-elle encore ?... Plus belle qu'elle-même, peut-être ?... Ulrique se sentit envahir par un désir fou de la connaître, de comparer la veuve indigne à la vierge veuve, de se convaincre que Gilbert n'avait pu éprouver pour une autre rien qui approchât de ce qu'il avait éprouvé pour elle !

Ulrique était la femme des résolutions promptes, et puisqu'on l'avait tant sollicitée d'aller en Angleterre, elle irait.... oh ! juste le temps de voir face à face cette femme ! Elle renvoya sur-le-champ à M. Dunnet les papiers signés avec un mot demandant les fonds strictement nécessaires à son voyage.

La résolution une fois prise, l'impatience d'Ulrique s'accrut d'heure en heure. Elle accusa l'homme d'affaires de lenteur, quoiqu'elle reçut sa réponse dans le délai le plus court, étant donnés la distance et le

manque de communications directes, et, quand elle la reçut, elle était depuis longtemps prête sa robe noire soigneusement reprise, son pauvre chapeau rajeuni de quelques rubans. Son bagage était mince : son linge de rechange et son costume de paysanne, dont elle ne voulait à aucun prix se séparer, tinrent à l'aise dans la vieille valise de son père. Elle pria l'hôtelière du *Soleil d'Or* de veiller sur la ferme pendant son absence, qu'elle estimait ne devoir pas dépasser deux ou trois semaines au plus, et partit, prétextant qu'un petit héritage réclamait sa présence en Angleterre.

— Je crois, — lui dit l'hôtelière en la faisant monter dans la diligence, — que je ferai bien de mettre les assiettes dans une armoire, car vous ne reviendrez pas de sitôt... si vous revenez jamais !

XV

LE ROMAN DE CHARLOTTE

Lady Nevyl avait dit crûment à son mari, lors de leur entrevue de Valerie Bad, que si son cœur n'avait pour lui que de la haine, il avait eu et avait encore de l'amour pour un autre. Cet autre était un ami d'enfance et il s'appelait Basile Rockingham.

Le petit presbytère du midi de l'Angleterre, dont le père de Charlotte avait été recteur, n'était distant que d'un mille à peine de la simple maison de briques dans laquelle le docteur Rockingham s'était établi après de longues années d'exercice, pour jouir d'un repos bien gagné.

Son fils unique était de quelques années plus âgé que la fille cadette du recteur ; ce n'était donc pas autant une similitude d'âge qu'une similitude de goûts qui les attirait l'un vers l'autre, et cette attraction évidente les avait fait, en secret, destiner l'un à l'autre par leurs parents réciproques. Lorsque Basile, devant les jeunes volontés de qui s'inclinait le docteur, décida, aux débuts de l'adolescence, qu'il voulait faire ses études au collège d'Harrow, ce fut, entre les deux petits amis, la première séparation ; mais ils se retrouvaient plus attachés que jamais au moment des vacances. A quatorze ans, Basile avait arrêté sa ligne de conduite pour assurer sa propre victoire dans le combat de la vie.

— Voyez-vous, Charlotte, — disait-il à sa petite camarade attentive, — pour jouer un rôle dans le monde, il faut absolument posséder deux choses : de l'argent et de la volonté. De la volonté, j'en ai, et, pour de l'argent, je m'arrangerai de façon à en avoir.

Charlotte grandit en méditant les leçons de cet esprit pratique avant l'heure. Elle était donc préparée à lui entendre dire, un peu plus tard, d'un ton entendu de supériorité :

— Je sais que nos parents rêvent de nous marier... quelle folie ! Le seul moyen de nous tirer d'affaire dans l'existence, puisque le hasard nous a fait naître pauvres, est de faire, chacun de notre côté, un riche mariage. Pour vous, qui devenez tous les jours plus jolie, cela vous sera facile.

La fillette rougit de plaisir et se le tint pour dit.

Devenu jeune homme, Basile alla à l'Université de Cambridge. Charlotte se contenta de devenir la plus ravissante jeune fille blonde qui se pût rêver, et ce fut alors, au cours d'un congé de Basile, que le charmant démon des belles années faillit faire sombrer dans le roman banal et délicieux les théories arrêtées du jeune couple.

La jeune fille, dès que son cœur sut parler, le sentit battre bien fort pour son compagnon d'enfance, et celui-ci, de son côté, se sentit pris par la souveraine beauté de Charlotte. Ils ne purent cacher leurs expressions mutuelles et les deux papas riaient tout bas, lorsque brusquement Basile se ressaisit. Il fixa un rendez-vous à Charlotte et, très nettement, envisagea devant elle la situation.

Ils s'aimaient, et cette faiblesse allait leur faire commettre une irréparable sottise à laquelle tout, d'ailleurs, les conviait. Mais il fallait qu'il fût fort pour deux et il le serait ; l'avenir en dépendait. Il trouva un prétexte pour s'éloigner, profondément ému, mais ferme. Elle pleura beaucoup, souffrit réellement, mais, si elle ne put faire taire son cœur, elle approuva son ami en esprit.

A partir de ce moment, chacun d'eux marcha vers son but ; tandis qu'elle prenait dans ses filets le malheureux Gilbert Nevyl, Basile achevait son droit, trouvait moyen d'émouvoir une fille pas trop mûre et particulièrement mal lotie par la marâtre nature, mais qui avait le double avantage d'être riche et cousine germaine d'un ministre. Il fut d'emblée lancé, grâce à cette puissante parenté, dans la diplomatie où il eut un avancement exceptionnellement rapide.

Le double rêve de ces camarades d'enfance était réalisé. Basile eut plus de chance encore que Lady Nevyl, car sa femme poussa la bonne grâce jusqu'à le laisser veuf et possesseur de ses biens au moment où, venant d'être nommé ministre plénipotentiaire, il était arrivé assez haut pour pouvoir se passer de l'appui constant de son cousin le ministre. Quoiqu'elle suivit attentivement le cours ininterrompu des succès de la carrière de Basile Rockingham, Charlotte Nevyl ne l'avait jamais revu lorsque, à son retour de Valerie Bad, elle le rencontra par hasard chez une certaine Mme Byrd, une ambitieuse d'un genre tout particulier qui, n'étant pas en situation de tenir, ni par sa fortune, ni par sa beauté totalement absente, la place qu'elle enviait dans le monde, avait imaginé de forcer "la société" à fréquenter chez elle en faisant de son salon le rendez-vous de toutes les sommités, originalités, célébrités à tous titres, soit anglaises, soit exotiques. Cette Mme Byrd déployait au recrutement de ses phénomènes à montrer une énergie, une patience et un art incomparables, et, comme elle bravait les ironies mondaines, elle était, par ses succès d'ordre spécial, récompensée de ses fatigues et de ses peines. C'est comme lion — nom que tout le monde donnait aux hôtes passagers de Mme Byrd — que Basile Rockingham parut chez elle ; son étonnante carrière, plusieurs missions heureuses, surtout pour lui, car c'était de celles autour desquelles s'agite l'opinion publique, sa récente élévation à un poste de grande importance l'avaient singulièrement mis en lumière.

(A suivre.)

LE COIN DE FANCHETTE

J'AI tant de correspondants à remercier que cette page ne devrait être aujourd'hui qu'un hymne à la reconnaissance. Mais pour n'en pas en rendre la lecture un peu fastidieuse aux lecteurs non intéressés du Coin de Fanchette, vous me permettrez, je l'espère, chers amis, d'exprimer à tous, sans nommer personne en particulier, le plaisir que m'ont fait vos congratulations pour le numéro de Noël, ainsi que mes remerciements cordiaux pour les vœux de bonne année que vous m'avez adressés. Je les réciproque avec un joyeux empressement et souhaite à tous le vieux souhait picard et canadien : Bonne et heureuse année, le Paradis à la fin de vos jours. J'ai été on ne peut plus sensible à cette sympathie ; c'est peu pour tant de joies acceptées de ne dire que merci... Heureusement qu'on a toute la vie pour s'en ressouvenir.

Lolotte.—Rappelez-vous "qu'à tout le monde l'amour vient par les yeux ; aux âmes d'élite seulement—le petit nombre,—l'amour vient par les oreilles."

Cécile M.—Votre calligraphie est très caractéristique. Pourquoi ne la faites-vous pas examiner par un graphologue. 2° J'ai le regret d'arriver trop tard pour vous être utile.

Maréchal Lefebvre.—Roustan, l'un des personnages de la pièce "Mme Sans Gêne," n'est pas un être fantaisiste, comme vous le semblez croire. Un cheik, qui avait ce mameluk en qualité d'esclave, en fit le cadeau à Napoléon, lors de la campagne d'Égypte. Roustan ne quittait pas son maître d'un instant ; il portait le costume oriental. L'empereur le combla de bienfaits et lui fit même donner la Légion d'honneur. Hélas ! l'ingratitude est de toutes les nations et de toutes les couleurs. Roustan refusa de suivre son maître en exil. Après le retour de l'île d'Elbe, Napoléon, à son tour, fit exiler Roustan pour le punir, hors de Paris. Le mameluk

s'occupa ensuite d'un commerce quelconque en province. On le vit, toujours dans son costume oriental, à Paris, lors de la translation des cendres de Napoléon aux Invalides. Il vécut ensuite ignoré de tous. Je ne sais où il mourut.

Yolande.—Je vous renvoie à la colonne des Propos d'Étiquette.

Victor Reboul.—Tous ceux qui ont entendu M. Michel en ont été enthousiasmés. Nous avons passé, en sa compagnie, une heure délicieuse. Ce conférencier est conservateur au Louvre et cela indique tout de suite qu'il a de la valeur. M. Michel est de Montpellier ; un méridional, par conséquent.

Corentin.—Une abbesse perpétuelle est celle qui est nommée à vie ; une abbesse générale celle qui est supérieure de plusieurs abbayes à la fois ; vous voyez qu'un titre peut exister sans l'autre. 2° Les abbesses ont été instituées bien avant les abbés. 3° Les bénédictines du Moyen-Age travaillaient aux choses de la science, traduisaient les langues hébraïques ou latines tout comme les bénédictins ; leurs monastères furent des pépinières de femmes instruites et des foyers d'érudition ; elles seraient bien dépayées, si elles revenaient sur la terre, les pauvres bénédictines des jours d'antan. 4° Les bénédictines portaient une robe noire, dites-vous ? Non, monsieur Corentin ; dès le huitième siècle, elles laissèrent la robe de bure noire pour l'habit de chanoinesse : robe blanche et surplis de fine toile ; ce n'est qu'à la fin du 17^e siècle qu'elles revinrent à la robe noire. Vous devriez pourtant vous imaginer que je ne risquerais pas de mettre à des personnages qui appartiennent à l'histoire, des costumes fantaisistes et d'imagination. Ce ne serait pas vrai d'abord, puis, il y a trop de messieurs Corentins de par le monde.

Jean Sicard.—"La brune aux yeux bleus" vous garde un souvenir.

Mère Désolée.—J'ai pensé à vous bien souvent, en ces jours de gaieté tapageuse pour les heureux. J'ai la superstition de croire que les messages de l'esprit maintes fois répétés parviennent à leurs destinataires, qu'ils apaisent leurs peines quand ils sont dans le chagrin, qu'ils leur infiltrent les témoignages adoucissants de la sympathie dont ils sont l'expression. J'aime, au premier de l'an, qu'on me répète les souhaits ordinaires de bonheur et de prospérité, il me semble que, quand ils sont sincères, ils ont une heureuse influence sur le reste de l'année. Ainsi, espéré-je que vous avez ressenti quelque douceur de la grande part que j'ai prise au malheur qui vous frappe, et des consolations télépathiques que je vous ai souvent envoyées. Je sais que la douleur est trop forte encore pour qu'on puisse essayer d'en diminuer l'intensité ; même le baume aux blessures trop vives perd de sa vertu bienfaisante ; mais, dans quelques années, vous comprendrez qu'il ne faut pas plaindre ceux qui sont partis, et, peu de mères, si tendres soient-elles, voudraient voir revenir sur la terre les bébés qu'elles ont perdus. Le temps n'est pas seulement un grand médecin qui guérit de tous maux, c'est encore un sage éducateur ; il enseigne le pourquoi de la résignation.

Admirateur de Balzac.—Sats rancune, alors ? Ça m'a fait plaisir de vous revoir.

Découragé.—Vous n'aviez point besoin de me dire que vous avez lu Amiel, cela se voyait très bien, et je l'ai déjà entendue cette "monodie de la désespérance." Quand on n'a pas assez de volonté et d'énergie pour résister au charme funeste de cette lecture, toute belle qu'elle est, on ne doit pas garder de tel livre près de soi. Le découragement ne devrait se trouver que dans les dictionnaires, jamais dans l'âme humaine. Vous ne réussissez pas dans la vie parce que vous ne le voulez

pas assez fortement ; il ne faut pas abandonner la partie au premier échec, — quelle pauvre volonté avez-vous donc ! — il faut se reprendre, essayer de nouveau avec une détermination ferme d'arriver à la réussite ; l'esprit peut parfois, aux instants de loisir, après une journée bien remplie, avoir ses heures de rêveries, mais ce vague à l'âme ne doit jamais vous venir aux moments de lutte pour la vie. Allons, ressaisissez-vous, reprenez, avec l'année nouvelle, ce que vous avez trop facilement abandonné devant quelques légers obstacles ; avec de la persévérance et de l'énergie on vient à bout des pires difficultés croyez-moi. Hypnotisez le succès. Il vous appartiendra.

Jacques St Cère. — La poésie que vous me soumettez est très moderne, très bien faite et très belle. C'est un véritable petit bijou. Bien que vous vous en déclariez modestement l'auteur, le sonnet n'est pas de vous, et, pour deux raisons : la première, c'est que le ton de votre lettre indique suffisamment que vous n'êtes pas de force à créer des chef-d'œuvre. La seconde, que vous faites des fautes des fautes d'orthographe très grossières dans presque chaque ligne de votre missive et que la poésie est correctement écrite. Je vous donne quinze jours pour réfléchir. Je publierai ensuite, avec ou sans nom d'auteur, à votre choix.

Le Grand Juste. — Le ruban violet de Brune m'a porté bonheur. C'est gentil à vous de me le si délicatement rappeler.

Laura C. — Je crois qu'il n'y a pas de satisfaction plus douce que d'aider une âme. Donner à manger à ceux qui ont faim, c'est bon, mais soutenir, fortifier les vacillants et les désespérés, c'est encore meilleur, parce que c'est divin.

Laurette, Pauline, Belle Fleur, Brise du soir. — Bien que de quatre endroits différents, vous traitez le même sujet ; souffrez que je ne vous sépare pas dans ma réponse, puisqu'elle doit être la même pour chacune de vous. Voici : l'Œuvre de l'Assistance Chrétienne a toutes mes sympathies et tout mon intérêt ; j'en fais partie en qualité de membre, mais je n'y puis prendre de part active. Je ne sau-

rais donc me charger de recueillir vos cinq sous mensuels. Ce qui serait plus avantageux de faire pour l'œuvre, c'est de vous ériger chacune, chef d'une dizaine, c'est-à-dire que vous vous mettez une dizaine de connaissances ensemble qui donneront cinq sous par tête, total cinquante sous, et adressez chaque mois cette somme à l'Association Chrétienne, 8, rue Saint-Charles Borromée. Il vous sera très facile, vivant dans des endroits différents, de rassembler une dizaine de personnes — et même plusieurs fois ce nombre — et d'être, par ce moyen, utiles à une des meilleures œuvres qui soient au monde. Des abonnés m'ont fait des dons particuliers très généreux que j'ai remis au fondateur de l'œuvre ; il en a été fort reconnaissant. C'est un des grands dédommagements de l'écrivain de sentir que les œuvres qu'il préconise trouvent un accueil favorable parmi les personnes qui le lisent.

C. S. — La carte de visite blanche.

L'abondance ne matière me force à remettre au prochain numéro les autres réponses à mes correspondants

Parfum Lilas blanc Bourbonnière. En vente chez tous les pharmaciens, 15 cts l'once.

Propos d'Étiquette.

D. — Si j'accompagne une dame au théâtre, aux Nouveautés, par exemple, dois-je me mettre en habit en tuxedo ou en redingote ?

R. — En habit, si vous allez dans une loge. L'habit n'est pas de rigueur et peut se remplacer par la redingote, aux fauteuils d'orchestre. Toutefois, si vous voulez témoigner de la considération à la personne qui vous accompagne, mettez l'habit. Il est même fâcheux de constater qu'on se dispense trop facilement de l'habit de cérémonie au théâtre des Nouveautés pour le mettre aux théâtres anglais.

D. — La redingote se porte-t-elle le soir avec un pantalon noir ou clair ?

R. — Cela dépend des circonstances : si l'occasion est cérémonieuse un pantalon clair se porte avec la redingote.

D. — Quand un homme doit-il adresser ses cartes de nouvelle année ?

R. — Depuis la veille du jour de l'an jusqu'aux Rois.

D. — Un homme peut-il mettre une rose à sa boutonnière en allant au bal ou au spectacle ?

R. — Mais certainement. Une fleur à la boutonnière, c'est élégant, et cela se porte en toute circonstance, même dans la rue.

D. — Un homme laisse-t-il sa carte de visite où il a été reçu ?

R. — Oui.

D. — Quand a-t-il lieu de corner une carte ? Y a-t-il jamais lieu de faire plusieurs plis ?

R. — Une carte se corne pour montrer qu'on est allé la déposer soi-même. On fait un pli dans une carte, jamais plus d'un, quand on laisse une seule carte pour deux personnes.

D. — S'il y a plusieurs dames qui reçoivent, dois-je laisser plusieurs cartes ?

R. — Oui, autant de cartes que de dames.

D. — Comment dois-je adresser de cartes de nouvel an dans une famille où deux dames et trois jeunes filles reçoivent ?

R. — Dans ce cas qui me semble exceptionnel trois cartes suffisent.

D. — Un homme peut-il faire visite à une dame le jour qu'elle reçoit, ou n'y a-t-il que les dames qui soient admises ce jour-là ? la règle est-elle la même dans la société anglaise ?

R. — Mais, certainement qu'un homme peut aller faire visite à une dame à ses jours de réception, C'est même regrettable que cette pratique ne soit pas plus observée dans la société montréalaise canadienne-française. En France, c'est la règle ordinaire. Dans la société anglaise, cette étiquette se pratique aussi.

D. — Une carte de faire part de mariage oblige-t-elle la personne qui la reçoit à envoyer un cadeau ?

R. — Non, pas du tout.

Je regrette le retard apporté à certaines réponses ; le numéro de Noël ne m'ayant pas permis d'écrire plus tôt je n'ai pu satisfaire mes correspondants. Espérons que ces renseignements serviront pour une autre année.

LADY ÉTIQUETTE.

Parfum Rose blanche Bourbonnière. En vente chez tous les pharmaciens, 35 cts l'once.

☼ PAGE DES ENFANTS ☼

Causerie

L'ŒUVRE de la Ste-Enfance arrache chaque année à la misère et à la souffrance des milliers d'enfants de races étrangères. C'est une des plus belles œuvres philanthropiques parce qu'elle sauve des enfants et s'adresse, pour cela, à d'autres enfants. Beaucoup de nos lectrices en ont fait partie sans doute, et se sont demandé souvent comment était employé le petit sou mensuel de leur cotisation.

Tous les petits enfants ne sont pas choyés par maman et papa comme le sont M. Toto et Mlle Lili. Et il existe bien des climats où, loin d'être honorés, flattés et ravis d'obéir à tous les plus petits ordres des tout peti's, les parents se montrent pour eux méchants et cruels.

Pour inimaginable que cela soit, cela est vrai, et les voyageurs nous rapportent des traits d'une barbarie inouïe, des détails révoltants sur le sort réservé souvent, au sein même de leur famille, aux petits noirs ou aux petits jaunes, au si mignons pourtant, dans leur genre et leur couleur, que les petits blancs.

A vrai dire, ces mœurs sauvages ont beaucoup diminué, et les plus terribles histoires de nos explorateurs, terriblement vraies jadis, se changent jour par jour en vilaines légendes. S'il est exact qu'autrefois, dans les familles chinoises les plus honorables de la province de Gio Kien, on étouffait les bébés du sexe féminin pour se soustraire à "la honte" d'avoir trop de filles dans une maison; s'il est prouvé que beaucoup de peuplades de l'Asie, de l'Afrique et même de l'Amérique du Sud, faisaient disparaître les enfants en les noyant comme des petits chats superflus, ces abominables et monstrueuses coutumes ne se pratiquent plus guère. Grâce à qui? Grâce en grande partie aux petits enfants blancs, grâce aux charitables, coura-

geuses et nobles âmes qui les ont intéressés effectivement au sort des innombrables petits frères qu'ils ont dans le vaste monde, et qui cachent, sous une peau de teinte différente, des cœurs de la même couleur.

Il y a plus d'un demi-siècle—c'est, exactement, en 1843—qu'un homme de bien, Monseigneur Forbin-Janson, s'adressa aux enfants d'Europe et d'Amérique et leur demanda de l'argent pour sauver tous les mignons martyrs de leur âge.

Pas beaucoup d'argent : un sou par mois. Mais comme il y avait, même à cette époque-là, beaucoup d'enfants ayant bon cœur, cela fit beaucoup de sous, et l'œuvre de la Sainte-Enfance fut fondée. Les enfants français s'inscrivirent les premiers, puis les petits belges, en tête desquels figurèrent les jeunes princes royaux, puis l'Autriche et l'Espagne apportèrent à l'œuvre de salut l'obole d'innombrables petites mains.

C'est ainsi que ces vaillants et infatigables mendiants recueillirent la première année \$460.00 en petits sous. Quelques années plus tard, l'universelle collecte auprès des enfants produisit \$1520.00. On s'habitue à être charitable et bon; cela est même fort agréable lorsqu'on a une âme et une conscience limpide comme nos petits enfants, nos petits frères et nos petits neveux ont coutume d'en avoir, et aujourd'hui c'est par mille et mille dollars que se chiffre la récolte des sous.

Et cet argent est si bien employé qu'il semble vraiment qu'il y en a davantage encore. Songez donc que 171 missions—19 pour l'Amérique et l'Océanie, 35 pour l'Afrique, 117 pour l'Asie—vont chercher aux quatre coins du globe les enfants malheureux pour les enlever à leur malheur, et repartissent leur précieuse cueillette vivante dans plus de six mille maisons : orphelinats, écoles, fermes, ateliers, ouvriers.

Là, dans les asiles, se renouvelle chaque année une population de plus

de 180,000 enfants, pauvres êtres arrachés au caprice sanguinaire, à la misère, à la superstition, et pour qui la vie sera désormais juste, c'est-à-dire douce. Arrachés dès leur naissance à la cruauté de leurs parents, ils sont élevés par les sœurs de la Sainte-Enfance, qui s'occupent de leur trouble des ressources, dès qu'ils sont assez grands, ils reçoivent un peu d'instruction et apprennent un métier manuel, qui leur permettra lorsqu'ils en auront l'âge, de travailler pour gagner leur vie et fonder une nouvelle famille sur une base plus morale. Et puis, n'est-ce pas salutaire aussi de fournir à nos enfants le moyen de donner quelque chose à eux, quelque chose d'eux, à se priver vraiment pour faire du bien. Que ce soit le sou mensuel, que ce soit la friandise ou le jouet, il leur faut faire un effort pour se démunir de ce qui, à leurs yeux, est un trésor de grosse importance.

Ils apprécient ainsi, dans leurs jeunes cœurs, le mérite de donner, et soyez sûrs qu'ils en sont récompensés par le sentiment du devoir accompli, qui les fait rire ensuite avec plus d'entrain, sourire plus gentiment, et embellir leur âme comme le bonheur embellit leur visage.

L. D.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Une lettre pour mon premier
Un poème pour mon dernier,
Une drogue pour mon entier.

Question d'histoire

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Que veut-on désigner de nos jours lorsque l'on emploie les expressions le *Quirinal*, le *Vatican*, noms de deux collines de Rome ?

(Pour mes jeunes savants et savantes)

Où, par qui et à quelle époque fut découverte la statue célèbre, connue sous le nom de "Venus de Mi'lo" et qui est une des gloires les plus rares du musée du Louvre à Paris ?

PAGE DES ENFANTS

Concours de Silhouettes.

J'offre aujourd'hui à mes neveux et nièces de 12 à 15 ans un concours tout nouveau, et qui, par cela même, peut-être, semblera d'exécution difficile.

Il n'en est rien, croyez-le, et, foi de Sainte-Ninette, j'assure à ceux et celles d'entre vous qui y apporterez un peu, rien qu'un peu de bonne volonté, avec la même mesure de persévérance, un éclatant succès.

Pour vous donner un peu plus de courage, je procéderai avec vous pour commencer.

Nous avons besoin, tout d'abord, d'un morceau de papier uni que nous fixerons au mur par le moyen d'épingles ou de quelques pointes par-ci, par-là. En face, à quelques pieds seulement, on fera asseoir la personne, ou plutôt le sujet dont on veut fixer le portrait.

La lumière, soit lampe ou bougie, devra être placée sur une table, au niveau de la tête du sujet qui, à son tour, devra se garder de tourner la tête trop d'un côté ou trop d'un autre. Ces positions peuvent être déterminées par l'essai successif de plusieurs poses différentes dont vous choisirez alors la meilleure, celle qui donne au profil le plus de ressemblance et de netteté.



Il faut voir aussi à ce que le sujet se tienne parfaitement droit et que le menton ne soit pas enseveli sous son fouillis de gazes ou dans son col. Tous ces détails sont afin de vous étudier à présenter la personne qui pose pour

vous de la manière la plus artistique possible. Lorsque la silhouette que vous désirez esquisser semble bien préparée, que les courtes comme les lignes sont gracieuses et régulières, tracez-en les contours au moyen d'un crayon—suivant toujours en cela les indications que vous révèlent et l'ombre et la lumière.



Indiquez la position des cheveux par des lignes légères, celles du cou bien détachées de la tête, évitez les angles au visage; surtout et d'abord, que la ressemblance à l'original soit aussi parfaite que possible.

En faisant une silhouette, il ne faut point oublier que le crayon doit être suivi d'un pinceau et de l'encre de Chine, ou de l'encre ordinaire. Ne promenez pas votre pinceau jusqu'aux dernières limites de l'esquisse au crayon. Le remplissage à l'encre peut être évité par le moyen de papier, fabriqué à cet effet, lequel est blanc d'un côté et noir de l'autre.

La partie blanche est celle sur laquelle on fait l'esquisse au crayon. Découpez ensuite, et, au verso, la silhouette se trouve complète. En m'adressant le dessin, chaque concurrent devra inclure outre son pseudonyme et son âge, le nom de la personne dont il a esquisse la silhouette. Ceux de mes concurrents qui manqueraient à une seule de ces conditions verront leur travail impitoyablement jeté au panier.

Les parents peuvent fort bien enseigner à bien de leurs enfants qui n'auraient pas bien compris la manière de s'y prendre pour faire ce dessin, mais il leur est instamment demandé de ne pas faire ou corriger le travail exigé dans ce concours.

Toutes les compositions devront être parvenues d'ici au 14 février, inclusivement, passé ce jour, pas de miséricorde pour les retardataires. Je vous donnerai les prix dans le prochain numéro. Venez sans crainte, petits neveux et nièces, allez, la tâche n'est pas si ardue que vous le croyez, d'ailleurs, il n'y a que le premier pas qui coûte, et dès que vous aurez commencé, vous trouverez ce travail si amusant que vous ne voudrez pas l'abandonner.

TANTE NINETTE.

CORRESPONDANCES

Ma chère tante ninette.

Je 4 an je va à lécole je sé lire écrire conté jusça san, je sui le plu peti de vo neveu mé vou aime come plu gran.
eugene St pierre,
coatcook.

coatcook 16 dec, 1903.

ma chère tante ninette

ge sê lire passablement ge ser pas mal écrire un peu dire du qua téchise ge lirin dans le deuzieme livre apré le jour denoel j'ai 6 aus é demi geva a lé quole j'aimeré dé, petite question pas difi cile pour réponde dan le journal

votre petite nièce

Berthe Gerin.

Maman à Bébé.

—Je suis obligée de sortir, mais tu seras bien sage pendant mon absence tu le promets ?

—Oh ! oui, maman.

—Que veux-tu que je te rapporte un joujou ou un bonbon ?

—Rapporte un grand joujou.... en bonbon....

Bloc-Notes

Des échos pleins de sonore gaieté me sont arrivés, pendant les fêtes, en droite ligne de la Malbaie. C'est que les enfants n'ont pas été oubliés à la distribution des étrennes au pays de Laure Conan. Sous la bienveillante initiative de notre femme de lettres "la fête des enfants" a été instituée dans ces lointains parages où les messages, même ceux de l'amitié, prennent un si long temps à parvenir.

Donc, cette année comme celle qui l'a précédée, les petiots s'en sont donné à cœur joie, à la Malbaie. Dans une salle décorée par Mlle Labrecque, dont les doigts de fée révèlent un goût très sûr, les enfants du village avaient été conviés à venir recevoir leur part d'étrennes, lesquelles prenaient la forme aimée de jonets et de friandises. Les contribuables de l'endroit avaient été aussi réunis afin de goûter la récompense de leur générosité et de leur zèle par la vue du bonheur des enfants. Mme Duggan, la seigneuresse de la Malbaie, avait gracieusement accepté la présidence de l'assemblée et M. Duggan, qui fut l'orateur de la circonstance, s'acquitta des devoirs de sa position avec un tact, un brio qui aurait déridé jusqu'aux cœurs les plus vieux et les plus amers, si des organes en aussi mauvaise condition se fussent trouvés dans l'assistance. Compliments encore à Mlle Chamard pour le talent qu'elle a déployé dans la partie musicale ainsi qu'à Mlle Lemieux pour le zèle dont elle a fait preuve. Félicitations à notre amie, Laure Conan, pour son dévouement généreux et effectif à la cause des enfants, que partagent toutes les personnes qui se sont intéressées à son œuvre touchante.

* * *

Ces évocations de Noël et du Jour de l'An, me remettent en l'esprit un petit incident survenu, en l'église de St-Louis de France, le dimanche qui a suivi le Jour de l'An. Au moment de la sortie, l'orgue a remplacé les marches habituelles par l'air du Ça bergers que le chœur a repris avec un joli entrain. Et par un coup d'œil rapide dans la nef, j'aperçus tous les hommes, si prompts d'ordinaire, à obéir à l'injonction de *l'He missa est*, rester debout dans leurs bancs, le chapeau et la canne à la main, oubliant de partir dès les premières notes de la vieille pastorale. Et c'est pourtant ça; rien ne vaut au cœur de tous la fine grâce linéaire des vieux airs, rien ne conservera mieux dans l'âme l'étincelle de la foi, rien ne nous gardera et meilleurs et plus Canadiens qu'eux. Pour moi, cet incident, inaperçu à la plupart, m'a prouvé combien on avait raison de redemander les anciens cantiques et la magie des souvenirs qu'ils exerceront toujours sur la foule.

* * *

"La Croix," journal hebdomadaire de Montréal, annonce que j'ai refusé les Palmes Académiques afin de n'avoir rien à recevoir du gouvernement français. Je dois donc

LE JOURNAL DE FRANÇOISE

déclarer que "La Croix" a été mal informée, car, j'ai accepté avec reconnaissance cette marque de distinction que je considère en même temps un honneur et un hommage décerné aux Canadiennes de mon pays.

Mgr Laflamme et M. Thomas Chapais, qui ont eu, l'an dernier, des décorations plus grandes encore de ce même gouvernement, les ont reçues avec bonheur: je ne m'estime ni meilleure catholique, ni meilleure citoyenne que ces deux distingués compatriotes.

* * *

Remerciements exprimés pour la brochure intitulée le *Général de Sonis*, conférence du R. P. Hage, supérieur au Couvent des Dominicains de Saint-Hyacinthe. La lecture en est excessivement attachante, et tout de suite, ces lignes si bien écrites, si pleines de sentiments et de mâle énergie, me remettent en l'esprit ces mots de Lacordaire: "Fort comme le diamant, plus tendre qu'une mère."

Faisons des vœux pour que le conférencier des Frères Prêcheurs de Saint-Hyacinthe vienne faire résonner de son éloquence les murs de notre Université Laval.

Il eut été pourtant fort agréable et instructif d'entendre M. Michel dans cette forteresse de notre nationalité. Voilà une bonne occasion perdue; que l'on s'assure, au moins, des talents qui sont au milieu de nous, et qu'ils soient invités à nous édifier en nous instruisant; ils ne pourront se dérober à ce devoir.

FRANÇOISE.

Nouveauté Musicale

Mademoiselle Yvonne Yon, fille de M. J. G. Yon, l'éditeur et importateur de musique bien connu de la rue Ste-Catherine, vient d'être l'objet d'une attention charmante de la part de son professeur de musique, M. Alexis Contant, qui lui a dédié une valse-caprice du dernier goût. Tout le monde connaît le talent de composition de M. Contant et Mlle Yon, son élève, a raison d'être fière d'un pareil témoignage d'estime et d'appréciation de la part d'un aussi distingué professeur. La valse s'intitule: "Yvonne" et est en vente au prix de 50 cts chez J. G. Yon, 1732 rue Sainte-Catherine.

Mlle Lili est surprise par sa maman la figure et les mains barbouillées de confitures.

—Je voudrais bien savoir, fait la mère, ce que tu me dirais si tu me trouvais arrangée de la sorte.

—Je dirais: Petite mère a bien de la chance.

Recette utile

BONBONS À LA NOIX DE COCO. — Râpez une noix de coco fraîche la veille du jour où vous désirez l'employer, de sorte qu'elle soit un peu moins huileuse. Pour trois tasses de noix râpée, prenez deux tasses de sucre, une cuillerée juste de crème de tartre et une demi-tasse d'eau. Faites bouillir le sucre, la crème de tartre et l'eau sans remuer, jusqu'à ce qu'en en laissant tomber dans de l'eau froide, le mélange forme une boule molle; ajoutez-y la noix râpée, faites bien bouillir une fois, retirez du feu et parfumez à la vanille. Enlevez une demi-tasse du mélange que vous colorerez de sucre rouge et d'une matière colorante rose. Lorsque les mélanges sont tièdes, travaillez chacun séparément jusqu'à ce qu'il devienne crémeux. Faites tomber la crème blanche sur des plats bien beurrés, en petits cônes, en en colorant le bout de rose.

L'admiration, comme la flamme, diminue dès qu'elle n'augmente plus.

MME NECKER.

PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers et
Parfumeurs

2365 STE-CATHERINE Ouest

Pres de la rue Peel **MONTREAL**

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.

Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers

JEAN DESHAYES, Graphologue

13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL

VIN MARIANI



**Le Tonique
Français Ideal
pour le Corps,
les Nerfs, le
Cerveau.**

Lawrence A. Wilson Co., Limited.
Montreal